Document généré le 19 avr. 2024 02:09

L'Inconvénient

La déesse et le berger des pierres

Thomas Hellman

Numéro 67, hiver 2017

La société sans douleur

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85340ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hellman, T. (2017). La déesse et le berger des pierres. *L'Inconvénient*, (67), 33–35.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA DÉESSE ET LE BERGER DES PIERRES

Thomas Hellman

Il y a une cinquantaine d'années, sur l'île de Jeju, située entre la péninsule coréenne et le Japon, un jeune homme du nom de Uncheol Paek commença à être troublé par des visions. Il semblait rongé de l'intérieur par une douleur et une angoisse qui l'empêchaient de dormir. Sa mère, qui était un peu chaman, l'envoya passer du temps, seul, sur le flanc du mont Hallasan, un volcan endormi et le pic le plus haut de l'île de Jeju et de toute la Corée du Sud. Paek y vécut plusieurs semaines sous le soleil, la pluie et les étoiles, parmi les animaux sauvages et les pierres volcaniques. Il en redescendit obsédé par ces pierres aux formes étonnantes que l'on trouve un peu partout sur l'île et il commença à les rassembler dans un champ derrière chez lui.

Pendant les décennies qui ont suivi la guerre, l'île, comme toute la Corée du Sud, se développa à une vitesse fulgurante. On détruisit les anciens villages pour créer du neuf, on rasa beaucoup d'espaces verts, on rejeta les anciennes croyances et traditions pour embrasser la modernité et un capitalisme à l'américaine. Paek alla chercher des pierres dans les sites de construction, les ruines des anciens villages, les lieux sacrés abandonnés. Il y avait des pierres taillées, vestiges des anciens peuples, mais les plus troublantes, sans doute, étaient celles qui se trouvaient dans leur état naturel, sculptées par les forces de la nature et du temps. La population locale pensait qu'il était fou. Mais il continua, pendant des décennies, à collectionner les pierres. Et à les photographier.

Il continua jusqu'à ce que sa collection soit découverte par des Français qui l'invitèrent à présenter une exposition de ses photographies à la Bibliothèque nationale de Paris. À partir de ce moment, les médias coréens commencèrent à s'intéresser à ce qu'il faisait. Quelque chose dans l'œuvre de Paek remuait les esprits, touchait une corde sensible dans l'esprit du temps. À tel point que l'excentrique berger des pierres réussit à convaincre le gouvernement et des donateurs privés de lui léguer un immense terrain de plusieurs centaines d'hectares convoité par les promoteurs immobiliers, et la somme faramineuse de 350 millions de dollars pour construire un parc, à mi-chemin entre une œuvre d'art et un temple à ciel ouvert, dédié à ses pierres.

Le Jeju Stone Park préserve des montagnes, des lacs, des forêts anciennes, avec de très vieux arbres aux racines comme des toiles d'araignée qui se faufilent au-dessus des nombreuses pierres volcaniques qui habitent le terrain. Le parc comprend des villages traditionnels reconstitués, deux musées souterrains, un bassin d'eau architectural imitant le rond presque parfait que l'on peut voir au sommet des volcans endormis de l'île. Et puis des pierres, beaucoup de pierres. Des pierres volcaniques, noires, aux formes parfois angulaires, tranchantes et torturées ; parfois sereines, douces et reposantes, organisées selon un système de relations imaginé par Paek, en lien avec la mythologie de l'île : il y a les pierres mâles, gardiens ou soldats, les pierres femelles, avec leurs amples robes (hanboks), les pierres enfants, et puis les plus hautes de toutes, les pierres grands-mères. Et puis, au fond d'une allée, gardée par des soldats de pierre, dans une grotte, protégée par une vitre, la pierre dite « de la mère et de l'enfant ». Elle ressemble à une statue de la Vierge et de l'Enfant tel que l'aurait sculptée Giacometti. Mais elle fut sculptée par la nature. Les visiteurs du parc ont pris l'habitude de lui laisser des offrandes.

Paek a de longs cheveux blancs, un béret, une barbichette et des petites lunettes rondes. Il vit comme un moine au fond du parc, dans un conteneur converti en habitation, au pied d'une petite montagne, entouré de forêt. Devant sa porte

d'entrée se dresse un totem en pierre. À l'intérieur, une seule petite pièce, dans laquelle il y a juste assez de place pour un bureau, une table entourée de quelques chaises et, dans un coin, un genre d'alcôve avec un matelas entouré de livres, où il dort. « Ce sera mon cercueil », m'a-t-il dit en souriant.

Le lendemain de ma rencontre avec monsieur Paek, j'ai assisté au rituel chamanique des Haenyeo, ces femmes de la mer qui plongent en apnée dans l'océan pour cueillir des fruits de mer. Dans un coin isolé du port chantait la chamane, entourée d'une dizaine de femmes vêtues de costumes multicolores et de quelques musiciennes. Elle faisait face à un petit bateau en bois sur lequel étaient posés des gâteaux de riz, des bouteilles de coke, des bols de fruits et des biscuits. À la fin de la journée, il serait envoyé vers le large, en offrande à la déesse du vent.

Les Haenyeo dirigent une société matrilinéaire qui existe depuis des siècles, avec ses traditions, sa culture, sa mythologie, que domine une énergie féminine. Ce sont les femmes qui détiennent le pouvoir politique et économique. Les hommes restent à la maison. Mais la culture haenyeo est aujourd'hui en voie de disparition, comme beaucoup d'éléments de la culture traditionnelle de Jeju. La majorité des femmes plongeuses ont plus de cinquante ans. Les plus jeunes, attirées par une vie plus facile et confortable, désertent le métier. Depuis quelques années, le gouvernement multiplie les gestes pour essayer de préserver cette tradition. Il a commencé à les subventionner, à interdire aux pêcheurs de leur faire compétition, il a cherché à faire reconnaître leur culture sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO. Je me suis demandé si, dans quelques années, les autorités n'allaient pas payer les Haenyeo pour faire semblant de pêcher, d'exécuter des rituels, pour le plaisir des touristes. Comme dans les villages de la Côte d'Azur où le tourisme a remplacé la pêche, mais où on laisse de vieux bateaux de pêcheurs, joliment peints, flotter dans le port, pour donner aux vacanciers une illusion d'authenticité, un décor pour les *selfies*.

À quelques mètres du lieu de rituel des Haenyeo, des cafés branchés avec Wi-Fi gratuit diffusaient en continu sur de grands écrans des clips de cette pop coréenne qui connaît un succès monstre en Asie. Des touristes se promenaient, ignorant l'existence du rituel qui se déroulait à quelques pas. De temps en temps, une Haenyeo allait jeter des grains de riz le long des berges. (J'ai appris que c'était une façon d'ensemencer symboliquement l'océan.) Quatre ou cinq journalistes-photographes accouraient alors pour la prendre en photo, tout en gardant une distance respectueuse. J'ai été frappé par cette image des photographes qui prenaient en photo les Haenyeo. J'avais l'impression qu'elle me disait quelque chose sur le rapport de ce pays avec lui-même, et que cela me permettait de mieux comprendre l'importance du parc de Uncheol Paek.

Probablement plus que n'importe quel autre pays, la Corée du Sud a fait l'expérience accélérée du système capitaliste qui a mis des siècles à s'installer chez nous. Les mêmes malaises que nous éprouvons par rapport à ce système sont vécus là-bas de manière plus urgente et intense, à l'image de l'urgence et de l'intensité avec lesquelles le pays s'est développé. Des angoisses accompagnent la globalisation des grandes marques, de la culture populaire, des cafés, des vêtements, des attitudes. Ces doutes s'expriment, en partie, dans le désir de renouer avec les traditions, notamment le chamanisme, après plusieurs décennies où les cultures traditionnelles ont été mises à l'écart. Le gouvernement a même déclaré certaines chamanes trésor national. La célèbre Kim Myung-soon, qui, dans ses rituels, décapite des poules avec ses mains, a dit à un journaliste du *New York Times* : « Tant de la nature fut détruit. Les esprits des arbres et des pierres ont été déplacés… Ils errent, maintenant, sans but, hantent les êtres humains, car ils ne savent plus où aller. Ce n'est pas surprenant que le pays soit dans un état si lamentable[1]. »

Il y a des caméras partout en Corée, à commencer par les objectifs des téléphones portables, au bout des *selfiesticks* qui abondent, surtout entre les mains des jeunes. Posséder un téléphone portable et, à travers lui, le privilège de documenter son passage dans le monde à travers un flot de *selfies* est devenu un symbole de réussite et d'adhésion à la modernité, un peu partout sur la planète. Les photographes qui prenaient en photo les Haenyeo me semblaient incarner cette société, à cheval entre la modernité et la tradition, qui se regarde elle-même comme avec un *selfiestick* et en même temps se dissocie de ce qu'elle voit, se dissocie d'elle-même.

En 1948, une grande partie de la population de Jeju s'opposa à la division de la Corée. La population fut accusée de sympathie avec les communistes. Il y eut des manifestations. L'île fut le théâtre de sanglantes répressions qui s'étendirent sur plusieurs années. Le gouvernement sud-coréen essaya longtemps de cacher les faits entourant ces événements. Il y a quelques années, on a découvert, près de l'aéroport, une immense fosse commune avec les restes de milliers de gens. Plus d'un dixième de la population de l'île fut ainsi massacrée, dont un grand nombre de femmes, d'enfants, de vieillards. Récemment, des intellectuels coréens sont allés à Washington pour essayer de faire reconnaître par Obama la complicité des Américains dans ce massacre.

Ces dernières années, l'île a encore connu des manifestations, alors que le gouvernement sud-coréen, toujours avec la complicité du gouvernement américain, construisait une imposante base militaire pouvant accueillir de nombreux navires de guerre, tout près d'un paisible village de pêcheurs, dans une zone de l'île connue pour ses barrières de corail et ses espèces en voie de disparition. Les autorités ont dit que le port accueillerait aussi des bateaux de croisière qui amèneraient un million de touristes supplémentaires par année. Les opposants ont mis de l'avant l'identité de Jeju comme île de paix, dominée par une énergie féminine, où peuvent guérir les âmes blessées.

Jeju est devenue le refuge de beaucoup de jeunes Coréens qui ne veulent plus suivre le rythme effréné de leurs parents. Ici viennent se reposer des hommes d'affaires coréens, quand ils ont quelques jours de congé. Des lieux de vacances vendent des produits censés remettre en santé, guérir du stress de la vie moderne. Le mot *healing* apparaît partout : « healing hut », « healing camp », « healing hotel ». J'ai vécu quelques jours avec un groupe qui s'occupait d'organiser des

« healing sessions » : un genre de thérapie collective visant à guérir un traumatisme individuel qui empêcherait les gens d'avancer ou de vivre pleinement. La clientèle était essentiellement composée de riches hommes d'affaires, et leurs traumatismes étaient liés à leurs cheminements personnels. Mais revenait souvent aussi l'idée d'un traumatisme collectif, lié à la guerre, à la division de la Corée ou, de façon plus large, au climat mondial, aux changements rapides qui ont marqué les dernières décennies, à la mondialisation, à une blessure généralisée née d'un déséquilibre entre l'énergie masculine et l'énergie féminine. Jeju est l'endroit où un retour vers l'équilibre serait possible.

Paek m'a raconté une histoire. Il y a très, très longtemps, la géante déesse Seolmundae émergea de l'océan, transportant dans son immense jupe les pierres et la terre avec lesquelles elle créa l'île de Jeju. L'univers étant plongé dans la pénombre à cette époque, Seolmundae lâcha un gros pet qui apporta la lumière. Elle installa son trône sur le mont Hallasan, et ses crottes devinrent 360 petites collines (oreums) qui parsèment l'île. On dit que l'île et la déesse ne font qu'un. Où qu'on se trouve sur Jeju, on peut voir le mont Hallasan. Et il y a autant de versions de ce mythe qu'il y a de perspectives sur la montagne, et de visages de Seolmundae.

Un jour, voyant que ses 500 enfants avaient faim, Seolmundae se jeta dans l'immense marmite où bouillait la soupe. Les enfants arrivèrent et, sans se douter de rien, dévorèrent le repas. Le plus jeune des frères, découvrant un petit os, comprit ce qui s'était passé. Rongé par la douleur, il se transforma en pierre, suivi de ses 499 frères. On peut encore voir le petit frère au large de l'île, surgissant de l'océan comme une poutre qui ne retient rien. Ses 499 frères sont éparpillés sur le flanc du mont Hallasan. On les appelle les « 500 généraux ». Ils montent la garde en attendant le retour de Seolmundae qui, par amour inconditionnel, fit l'ultime sacrifice. Chaque printemps la colline des généraux se couvre d'azalées rouges : les larmes de sang des fils de Seolmundae.

La dernière structure qu'il reste à construire dans le Jeju Stone Park sera un immense bâtiment qui représentera Seolmundae. Presque entièrement souterrain, il abritera des musées et deux théâtres. Ce bâtiment-sculpture s'intégrera au paysage, sans le dénaturer, suivant de ses courbes féminines l'inclinaison légère d'un vaste champ. Géant, comme la déesse, mais le contraire d'un gratte-ciel. Tout le parc est dessiné de manière à évoquer Seolmundae. Vous entrez par son oreille, vous visitez son corps, et vous ressortez par ses pieds.

Chaque printemps, monsieur Paek organise un grand festival en hommage à la déesse. Y participent des danseurs, des musiciens, des intellectuels, des chamans… Le festival se veut une célébration de la mythologie de l'île et de l'énergie féminine incarnée par Seolmundae et les Haenyeo. Paek m'a invité à revenir, au printemps prochain, pour interpréter une vieille chanson gospel que j'ai chantée aux funérailles de ma grand-mère américaine :

Will the circle be unbroken
By and by, Lord, by and by
There's a better world a-waiting
In the sky, Lord, in the sky…

Dans *Les yeux ouverts*, Marguerite Yourcenar souligne le fait que la plupart des grandes civilisations ont entretenu, sous une forme ou une autre, des lieux de silence, de méditation et de prière, où les individus qui ne sont pas faits pour la quête de richesse, de plaisir, de pouvoir pouvaient se retirer. Le silence que cultivaient ces personnes était important pour la collectivité : il ramenait à l'essentiel, au cœur des choses, à la douloureuse question du sens qui habite l'expérience humaine. Yourcenar voyait dans la disparition des monastères une « tendance néfaste à uniformiser le monde », qui s'inscrit dans un mouvement de désacralisation, visible surtout dans les pays riches de l'Occident, et qui passe par un déclin de l'intérêt pour l'histoire, l'art, la littérature, la vaste et insondable œuvre de l'humanité qui témoigne de son cheminement, de sa grandeur, de sa lumière, de sa noirceur, de sa lutte, au profit d'une culture du divertissement qui abrutit, endort et anesthésie.

Le Jeju Stone Park est un lieu sacré. Aux changements rapides, il oppose l'immuabilité des montagnes ; à l'obsession de soi, l'œuvre de la nature ; à l'obsession du présent, le temps des pierres. Il invite à sortir de l'horizontalité du monde. Uncheol Paek est artiste autant que moine. Son œuvre ne suit pas la vision artistique occidentale selon laquelle l'art doit être l'expression de l'individualité et s'inscrire dans une recherche constante d'originalité et d'innovation. L'œuvre de Paek est l'exact opposé d'un *selfie*. Son portrait est absent. Nul besoin de signature. Ce qu'il y a à voir, ici, est le contraire de l'instantané. L'être humain est l'étrange étranger dans Stone Park, petite bête qui s'agite dans le minuscule espace-temps qui lui est accordé, avant de disparaître, comme une goutte de pluie sur la surface poreuse des pierres volcaniques. Paek, dans sa cabane au fond du parc, au pied de la montagne, nous dit : les pierres ne sont jamais immobiles. Nous ne les voyons pas bouger, mais elles se déplacent. Elles couvriront, dans leur existence, bien plus de distance que nous. Elles s'inscrivent dans un temps qui n'est pas le nôtre. Dressées entre la terre et le ciel, elles sont le silence fait matière. Et le silence murmure. ■

1. Kim Myung-soon, citée par Choe Sang-Hun, « Shamanism Enjoys Revival in Techno-Savvy South Korea », *The New York Times*, 7 juillet 2007, traduit par Thomas Hellman.